

Najate Nerci

Écrire l'altérité

chez Edmond Amran El Maleh

WRITING ALTERITY

IN EDMOND AMRAN EL MALEH'S WORK

Abstract: This contribution proposes to examine the manifestations of otherness in the works of the Moroccan Jewish writer and novelist Edmond Amran El Maleh. El Maleh treats this question not only as an ethical and ontological question, but also as a discursive problem that imposes itself on the creator, in its linguistic and literary dimensions, and puts him in the face of linguistic and literary otherness. Being himself at the confluence of various cultures: Moroccan, Jewish, Amazigh, Arabic and French, he wanted to make the project of writing an exercise in otherness and meditation on the issue of scriptural otherness.

Keywords: Moroccan, Literature, Edmond Amran El Maleh; Otherness; Writing; Imaginary; Culture; Language.

NAJATE NERCI

Université Hassan II-Casablanca, Maroc
 najate.nerci@gmail.com

DOI: 10.24193/cechinox.2019.37.20

Qu'attendez-vous de l'écriture : Qu'elle vous renvoie cette image multiple souvent brisée, ce miroir ou peut-être se révélera l'insaisissable reflet de votre visage ? Peut-être, une chance contre le hasard : si elle vous traverse, si elle perce le miroitement des eaux dormantes du narcissisme, peut-être alors est-elle une parole adressée à l'Autre¹.

Nous nous proposons d'examiner les manifestations de l'altérité dans les œuvres de l'écrivain et romancier Edmond Amran El Maleh, l'un des plus célèbres romanciers marocains d'expression française, qui s'est intéressé à la question de l'altérité en œuvre dans l'identité culturelle marocaine. El Maleh traite cette question non seulement en tant que question éthique et ontologique, mais aussi en tant que problématique discursive qui se pose au créateur, dans ses dimensions linguistique et littéraire, et le met en face à face avec l'altérité linguistique et littéraire. En effet, l'écriture, dans la mesure où elle figure le projet d'ouverture à l'autre qui nous habite et à qui nous nous adressons, constitue un mouvement vers l'altérité qui est à examiner au regard de l'écriture littéraire :

L'écriture est déplacement vers l'altérité, et le problème de l'altérité ne naît pas seulement de l'intérêt pour l'écriture: il est aussi considéré du point de vue de l'écriture, l'écriture littéraire.²

Les écrits d'El Maleh sont fortement imprégnés de ce dilemme ayant trait non seulement aux représentations de l'altérité dans la fiction littéraire, en tant que thématique littéraire, ou valeur ontologique et morale. Mais ils se distinguent particulièrement par leur volonté de faire du projet de l'écriture lui-même un exercice de l'altérité et une méditation sur la problématique de l'altérité scripturale. Ainsi, l'écriture ne se contente pas d'être transfert, transcription et représentation d'un sujet se situant en dehors d'elle-même, elle ne se contente pas d'être écriture sur l'altérité, mais elle est *écriture-altérité* ou *écriture de l'altérité*. Cette écriture relate sa propre aventure qui est le lieu de rencontre avec le visage de l'autre. Et c'est au sein et de la relation avec l'autre et du vis-à-vis et du face à face que le langage se produit en tant qu'échange, et que l'identité fait couple avec l'altérité dans une indissoluble liaison, de façon que la possibilité de soi-même soit en même temps la possibilité de l'autre, et que « L'altérité de l'Autre ne résulte pas de son identité mais la constitue »³ dans le mouvement qui va du même à l'autre. Ainsi « l'altérité n'est possible qu'à partir de moi »⁴. L'écriture d'El Maleh parcourt cette distance entre moi et l'autre qui renvoie chacun à son altérité ou son extranéité, en « permettant à cette écriture de s'affranchir de son instrumentalité, de sa condition de servante pour prendre le pouvoir et régner en souveraine »⁵.

Nul autre qu'El Maleh ne peut mieux exprimer cette préoccupation centrale,

constante, essentielle qu'est la question de l'écriture pour l'expression de l'identité. En effet, cet écrivain marocain représente par lui-même et par son histoire personnelle un tissu figurant le pluralisme identitaire marocain. Il est né et il a vécu au croisement de plusieurs langues et cultures. Il est de nationalité marocaine de père en fils, de confession juive, de langue arabe, de culture amazighe et d'expression française. Du reste, au lendemain de l'indépendance du Maroc, lors de la construction de l'état national marocain, et dans le contexte d'un exode massif des juifs marocains lors d'une nuit qu'il appelle la nuit de l'hémorragie dans le corps marocain : « Les juifs marocains sont partis, c'est l'exode massif, le corps vidé de son sang, la fracture, la hache portée à la racine de l'arbre millénaire »⁶, il se trouva devant un entrecroisement de chemins dont il lui fallait emprunter un, le menant à un espace qui n'est pas le sien. Mais, il choisit d'émigrer vers l'écriture et de s'installer dans ce carrefour. Or, cette écriture vers laquelle il émigre ne peut constituer son chez-soi que dans le cas où elle subit un réaménagement linguistique et discursif, de manière que sa structure admette les différences identitaires et qu'elle puisse les exprimer dans son intériorité même : les figures de style de sa langue maternelle, des métaphores traduites littéralement de l'hébreu ou de l'arabe... Ainsi, la langue française avec laquelle El Maleh écrit son identité est la langue de l'autre qui demande à être non seulement un véhicule neutre de l'expression et de la communication ou de la transcription de la *parole de l'autre* mais la *parole autre*. C'est la prise de conscience d'El Maleh de cette problématique linguistique dans l'expression de l'identité qui fait du projet de

l'écriture sur l'identité marocaine un projet habité, comme nous l'annoncions au début, par la question de l'écriture elle-même. En relatant les inquiétudes suscitées par la problématique épineuse de l'identité et de l'altérité chez le sujet écrivant, l'écriture représente ses propres tourments intérieurs par le truchement de ses structures linguistiques, discursives et narratives.

Partant de ces constats, notre communication essaiera de répondre aux questions suivantes :

En quoi l'écriture d'El Maleh est une écriture de l'altérité ?

Pourquoi peut-on parler d'un statut littéraire de l'altérité dans la fiction romanesque d'El Maleh ? Quelles sont les dimensions discursives dont use l'écriture d'El Maleh pour exprimer cette altérité alors qu'il relate l'identité ? Quelles sont les manifestations discursives où convergent l'identité plurielle et l'écriture plurielle dans son projet d'écriture ?

Peut-on parler d'une « mise en altérité »⁷ de soi et de l'identité dans l'écriture d'El Maleh ?

Nous traiterons l'inscription de l'altérité dans les écrits d'El Maleh et particulièrement dans son dernier ouvrage publié en 2010, juste avant son décès *Lettres à moi-même*, qui sert de synthèse à son œuvre romanesque, sans bien entendu omettre la référence à l'ensemble de ses écrits. Ce livre représente l'exercice d'altérité par excellence, annoncé par le titre même, dans lequel le soi-même est pris, pour reprendre la célèbre expression de Ricoeur, pour un autre⁸. Il est scindé pour permettre la genèse d'une parole, d'une

confession consentie à soi-même sous couvert d'« un autre » imaginé, appelé tantôt cher ami, tantôt cher autre, chère ombre, ami, délicieux ennemi, incorrigible ami, cher censeur ou encore cher alter⁹. Le récit est un ensemble de lettres supposées être adressées à un autre dans toutes ses figures, ses facettes et ses masques, et relatant une période précise de la vie d'El Maleh, à savoir son expérience de l'exil en France durant les années soixante du siècle dernier, suite à des problèmes liés à son activisme politique au sein de la gauche marocaine (Le parti communiste). L'énonciation des stratégies identitaires qui engendrent la figure de l'Autre dans le récit s'effectue en trois mouvements diégétiques : l'auteur parle à lui-même, de lui-même et à propos de lui-même. Il se trouve placé dans une situation d'énonciation instable, incessamment confronté à une altérité multiple.

L'écriture est dès lors une expérience née de la rencontre avec un autre, des autres qui composent le soi-même, agissant comme une métamorphose de soi ; elle est souvent conduite à rechercher des formes narratives susceptibles d'exprimer et de transmettre à leur façon cette expérience. L'alternance de ces trois instances narratives, tel des instruments musicaux qui chantent ou jouent alternativement, en se répondant, génère et confère une forme et un contenu à l'altérité. Ainsi, le soi se trouve réfracté en trois, ramifié de telle façon à s'examiner soi-même comme une figure de l'autre : « Qui de nous n'a pas éprouvé une fois dans sa vie le sentiment d'être double, voire même étranger sinon étrange à soi-même, le signe même de la complexité de la condition humaine »¹⁰.

L'ami à qui l'écrivain des « lettres à moi-même » adresse la parole, n'est qu'un

« autre soi-même » un *alter ego* défini comme tel par Aristote : « L'ami est un autre soi-même »¹¹. L'étrangeté de soi-même est engendrée par cette pluralité contenue dans son identité même. L'écrivain met en place un narrateur qui fait appel à un autre interlocuteur qui convoque à son tour un autre interlocuteur. En se confiant à cet alter ego, le narrateur découvre que le soi-même n'est plus identique à lui-même : il est illusion et écart : « Nous voilà maintenant et par vos soins trois [...] dont deux parlent entre eux de lui et peut-être par lui. Adieu simplicité souhaitée, conseillée, mais j'en viens à penser qu'on n'est jamais si bien trahi que par soi-même »¹². Subjectivité fracturée qui agit et s'observe, le narrateur subit ou effectue volontairement une implosion identitaire. En entreprenant un dialogue avec soi-même, on aperçoit l'étendue existante par rapport à lui, un moi qui veut se dévoiler, se mettre en scène voire se dénoncer et un moi réticent, discret, rétif. « D'aucuns pourraient crier au subterfuge, vous accuser d'emprunter le masque d'un autre pour mieux vous dissimuler, laissez-les dire. D'un à l'autre l'altérité ne souffre aucun doute et, s'il en subsiste quand même, le jeu peut en être plaisant. D'ailleurs, qui peut affirmer qu'en disant je, on aura pour autant jeter le masque ? »¹³, on peut poser la question autrement : l'écrivain arbore-t-il un masque lorsqu'il se comporte en ami avec « soi-même », et vice versa, lorsqu'il se comporte comme « soi-même » avec son ami ? En tout cas, le masque est là pour garantir la communication et assurer l'échange entre deux, et par conséquent le passage de l'un à l'autre, et ce masque ne sera ni l'un ni l'autre mais l'un dans l'autre ou l'un à travers l'autre par le face à face du regard et « le face à face du discours »¹⁴ et

« le langage qui ne se produit que dans le face à face »¹⁵, cela veut dire : le basculement de la différence dans l'extériorité. Et c'est au sein de ce mouvement dialogique que l'altérité de soi fait son apparition. Il s'agit de « chercher l'altérité non au « dehors » mais au « dedans », sans que ce dedans ne soit en rien réductible à une intériorité, à une pure réflexion subjective ni même à une immanence de la conscience sur elle-même »¹⁶, cette réflexion sur l'altérité en termes de « ni ceci ni cela » met l'accent sur la tension qui résulte de la rencontre entre l'identique et le différent, et c'est dans ce sens qu'on comprend l'altérité comme relation qui naît entre deux. En conférant le statut de lien et de relation à l'altérité, on met en question la frontière entre le moi et l'autre. Il est légitime de penser ici au fameux « je est un autre »¹⁷ de Rimbaud.

Le moi flottant et à multiples facettes d'El Maleh traduit un évitement de toute limite et une soustraction à toute fixation, évitement et soustraction qui lui sont devenus chers : « Nous voilà maintenant et par vos soins trois »¹⁸, « trois » auxquels correspondent les instances personnelles ou intersubjectives dans un même sujet : Je, tu, il. Et qui véhiculent des expériences et permettent d'extérioriser et de multiplier son moi par un jeu de résonances. La mise en narrativité de soi : le « je » qui raconte, le « tu » qui reçoit et le « il » dont on parle, fait entrer le moi dans le jeu des miroirs pour mieux se connaître et contempler son visage, car l'on ne peut se connaître directement lui-même ; ce qui ne peut que nous rappeler la célèbre formulation d'Aristote :

nous ne pouvons pas nous contempler nous-mêmes à partir de nous-mêmes :

ce qui le prouve, ce sont les reproches que nous adressons à d'autres, sans nous rendre compte que nous commettons les mêmes erreurs, aveuglés que nous sommes, pour beaucoup d'entre nous, par l'indulgence et la passion qui nous empêchent de juger correctement. Par conséquent, à la façon dont nous regardons dans un miroir quand nous voulons voir notre visage, quand nous voulons apprendre à nous connaître, c'est en tournant nos regards vers notre ami que nous pourrions nous découvrir, puisqu'un ami est un autre soi-même. Concluons : la connaissance de soi est un plaisir qui n'est pas possible sans la présence de quelqu'un d'autre qui soit notre ami.¹⁹

Les trois figures de ce moi multiforme dans l'écriture malehienne illustrent autant de figurations et configurations de l'Autre afin d'élucider l'œuvre qui fusionne éventuellement les dimensions collective, individuelle et subjective dont est engendrée la perception de l'Autre. L'ouvrage présente une structure narrative d'une complexité remarquable, reflet du lieu d'où parle El Maleh, un lieu de confluence identitaire. Les différents niveaux narratifs mettent en scène à la fois des instances narratives qui permettent de rendre compte de la complexité dont témoigne soi.

L'autre n'émane pas d'un extérieur ou d'un ailleurs méconnu. Il n'advient pas par une énonciation extérieure. Il est partie prenante de la composante du moi. L'altérité est le produit d'un dialogue, d'une négociation, d'un échange de lettres. Écrire cette expérience, la méditer, et y réfléchir mène à la découverte d'un soi pluriel, morcelé, fragmenté, revient à l'exposer, le dévoiler et

le donner à voir. L'écriture devient un lieu d'observation privilégié de l'expression des perceptions de l'autre sorti de soi, jeux de miroirs où le reflet de l'un réfléchit inmanquablement le reflet de l'autre. La logique de l'écriture produit un autre sujet écrivant, elle permet d'accéder à soi. Faire entrer le dialogue entre le moi et son alter dans l'écriture souscrit à la genèse du moi écrivain, c'est écrire l'altérité de soi. Écrire n'est jamais neutre, c'est une transformation que subit le sujet qu'est El Maleh. Faire entrer soi-même dans l'écriture est similaire à le faire entrer dans la religion : « Imaginez-le entrant en écriture, comme on entre en religion »²⁰.

L'entrée dans l'écriture

El Maleh considère que les événements qu'il a vécus dans le passé, ses souvenirs de l'exil datent d'avant l'écriture : « J'aimerais vous entendre parler de ces jours, de ces années datant d'avant l'écriture, je dis bien d'avant l'écriture, comme on dit d'avant l'Islam, ces années silencieuses qui n'ont pas pris corps, ni naissance, mais qui ont nourri de leur silence et de leur absence les mots d'une mémoire fort ancienne »²¹. Cette période datant de l'avant l'Islam ou communément appelé en arabe Al Jahilia ne signifie pas uniquement l'ignorance du vrai dieu et de la vraie religion, de l'aveuglement et de l'abrutissement mais principalement de la méconnaissance de l'écriture et du livre.

Lorsque l'expérience de soi, de l'exil est objet de l'écriture, elle n'est plus écriture de l'expérience, elle se mue en expérience d'écriture. Le personnage qui l'a vécue est un personnage d'avant l'écriture, comme disait El Maleh de son alter : « Il était

l'homme d'avant l'écriture. Il entendait peut-être par là qu'il vivait dans l'innocence de sa langue maternelle »²². L'homme d'avant l'écriture c'est l'homme d'avant l'Histoire, et partant c'est l'écriture qui va donner naissance à l'Histoire, qui va l'attester et lui conférer forme et contenu. Elle ne peut être réduite à communiquer ce qui lui est antérieur, elle œuvre à le faire advenir. Elle n'est pas instrument, elle est création. L'œuvre matérialise l'expérience d'altérité grâce aux voies et aux différents moi et alter qui en émergent et s'affrontent. L'écriture même s'érige en productrice de l'Histoire et non l'inverse. Dans ce sens, les événements de l'exil relatés vont se jouer dans et par leur écriture. Tout se joue à l'intérieur de l'écriture. Ainsi, lorsque l'expérience de l'exil qu'a vécue l'auteur et qui est évoquée comme souvenir dans l'échange épistolaire, a été conçue pour faire l'objet d'écriture, à faire son entrée dans l'écriture, elle est devenue exil de l'écriture. Faire entrer l'exil dans l'écriture est une sorte d'éloignement de cet événement de sa réalité immédiate, de sa réalité de souvenir, de sa temporalité historique, de son lieu intime et fermé vers un autre lieu. Il s'agit de le projeter et de le faire exister sous une autre forme, la forme de l'écriture. L'évènement s'exile dans l'écriture, il devient autre, il rejoint son altérité. El Maleh dit du rapport de son alter à son exil : « pour lui l'écriture est une forme d'exil qui porte en soi sa propre négation »²³. L'éclatement de la réalité finit par s'intégrer au sujet. Faire entrer son moi dans l'écriture c'est accepter, donc, le basculement dans l'altérité, c'est lui faire subir un rite de passage et d'initiation selon une trajectoire qui est celle de la quête mêlée à la crainte et au tremblement : « Écrire ? C'est d'abord la possibilité matérielle de le

faire, pas seulement avoir à sa disposition papier et stylo et autre moyen, mais surtout vaincre la rébellion de la main, le refus du corps qui brouille le tracé et menace de l'anéantir dans l'illisible »²⁴.

Parler de l'entrée dans l'écriture ne peut être dissociable de l'entrée dans la lecture. Dans ses lettres, El Maleh convoque ses lectures par le biais de personnages de romans lus pour dire cette altérité. L'expression de soi passe par une mise en parallèle, l'établissement d'une analogie avec d'autres vies, d'autres parcours entrepris par ces personnages. Leur altérité sert à l'identifier, les concepts de l'identité et de l'altérité se répondent en miroir. C'est dans cette relation intersubjective et intertextuelle que se dessine le point culminant de l'identité qui peut s'y inscrire, en l'occurrence celle de l'altérité. Aussi devient-il évident que les configurations de l'altérité pour El Maleh peuvent se déceler également dans le lieu d'intersection avec d'autres écrivains et philosophes : Proust, Walter Benjamin, Élias Canetti... La parole de l'autre comporte dans ses interstices l'identité de soi qui n'a pas encore pris la plume pour s'écrire, et prend forme par l'intermédiaire de *l'autre*, personnages ou écrivains. Ces personnages et ces auteurs invoqués dans l'écriture d'El Maleh le font réapparaître en tant que lecteur transparaisant derrière son statut d'écrivain errant à travers les textes. Ils ne sont plus des entités autonomes avec leurs propres voix et parcours, mais se muent dans l'ouvrage en expression de soi, tel le personnage du vieillard dans *Terra Nostra* de Carlos Fuentes auquel notre écrivain emprunte le motif du miroir qu'il investit dans sa propre histoire. L'écrivain/lecteur/personnage/narrateur figure un palimpseste d'altérités dans lequel se superposent

des échanges de rôles, des strates d'identification à autrui et des souvenirs se manifestant sous forme sporadique. Il s'agit bien d'une altérité qui trahit « un désir d'échapper à soi-même, à la synonymie de la mort : l'identité, le tarissement de tout plaisir vif »²⁵. Cette relation entre des sujets multiples confinés dans un soi unique où cette intersubjectivité ou intertextualité du personnage fonctionne comme altérité à soi.

L'altérité linguistique

Si le personnage exilé vit l'exil comme Sarrachement, extirpation et écartèlement, et si l'écrivain entreprenant l'écriture sur l'exil, devant la feuille blanche, tremble et éprouve une crainte c'est qu'il s'arrache au silence, à l'évènement brut. L'exil est redoublé, réitéré et accru dans et par l'expérience de l'écriture. Mais, la langue qui exprimera cet exil est exil, bannissement, éloignement et déracinement en elle-même. L'auteur vit une peur de l'échec devant l'usage d'une langue autre, autre que la langue maternelle, la parole vive, la voix des origines. Une langue qu'il chérissait : « Il se souvient, il a commencé par un petit discours en langue arabe, il aimait toujours s'exprimer en cette langue, sa langue maternelle »²⁶. Dans l'expérience de l'écriture, une autre altérité voit le jour et s'impose, elle consiste à faire le récit de son identité dans la langue de l'autre, « abandonnant la langue de sa mère pour se jeter en pleine jouissance dans les bras de la belle étrangère »²⁷. Écoutons-le parler de la rencontre avec cette belle étrangère qui l'a captivé, tenté et conquis. Il est indifférent à la conjecture historique qui a accompagné son arrivée et aux conséquences qu'elle a pu engendrer :

La langue nouvelle arrive, on ne sait si elle court en avant des armées coloniales en déesse guerrière ou si elle vient transportée dans leurs fourgons. Peu importe ! On en subit le charme, l'attrait du dépaysement. Elle est la belle étrangère, promesse du désir enfin libéré des tabous et des interdits, fleur et fruit du péché. Nos jeunes gens subjugués, séduits, osent avec elle ce qu'ils n'ont jamais osé avec leur langue mère, qu'ils aiment, parlent ou écrivent. Femme ou écriture androgyne, ne cherchant pas à en savoir davantage. Des signes nouveaux d'une beauté nocturne transgressent le seuil de l'interdit, envahissent la marge du texte sacré et annoncent, encore que d'une façon lointaine et à peine perceptible, les pouvoirs de subversion et de perversion de l'écriture²⁸.

Cette belle étrangère qui se présente avec ses œuvres savoureuses, ses couleurs fascinantes et son imaginaire qui était de l'ordre de l'interdit, vient combler le vide généré par une langue maternelle déficiente en matière d'écrits, et presque confinée au stade de l'oralité. Cette étrangère qui surgit et envahit le chez-soi paradoxalement signe de liberté, d'ouverture et de rêve. Entrer en relation avec la langue autre et ses écritures permet à soi de se reconnaître tel un autrui l'occurrence : « l'étranger en soi »²⁹ comme le dit si bien Kristeva.

À découvrir notre troublante altérité, car c'est bien elle qui fait irruption face à « ce démon », à cette menace, à cette inquiétude qu'engendre l'apparition projective de l'autre au sein de ce que nous persistons à maintenir comme

un « nous propre et solide », à reconnaître notre inquiétante étrangeté, nous n'en souffrirons ni n'en jouirons de dehors. L'étrange est en moi, donc nous sommes tous des étrangers. Si je suis étranger, il n'y a pas d'étranger³⁰.

Se réfugier dans une autre langue pour dire ce qui est de l'ordre de l'indicible et de l'innommable dans sa propre langue projette l'auteur dans une inéluctable altérité linguistique. Or, opter pour la langue française comme langue d'expression littéraire, l'arrache à sa langue maternelle, le dialecte marocain qui est un véritable espace et laboratoire de dialogues et d'échanges, résultante d'une jonction entre l'arabe, l'amazigh, l'hébreu et les autres langues coloniales: « l'arabe est la langue maternelle du juif marocain »³¹ dit-il. La langue de l'autre représentant un exil demeure de l'ordre de l'inachevé, du dissonant, du fragmentaire, de l'ambivalent, du contradictoire, du décentralisé, du discontinu, elle constitue un éloignement avec ce qu'il était, avec une connivence passée et aisée. L'écrivain cite Octavio Paz pour illustrer cette scission résultant de l'usage d'une langue autre que la sienne :

Notre passé est si profondément lié à notre langue que sa résurrection dans un idiome différent est à la fois une découverte et un adieu : la rencontre avec celui que nous étions se transforme en séparation définitive. Le ressusciter se voit dans le miroir d'une autre langue. En se voyant, il s'identifie, mais en s'écoutant il ne se reconnaît pas.³²

La rencontre avec la langue étrangère est une rencontre avec l'altérité. Soit ne

s'écrirait pas depuis un dedans de la langue, scellant le lien naturel, inné, évident entre soi et sa langue, mais depuis un dehors, greffant une autre langue sur soi. La langue garde alors sa distance alimentant l'instabilité et l'appréhension de la trahison. Elle ne précède pas l'œuvre mais constitue le produit d'une négociation de l'écrivain avec une langue qui l'habite et une autre qui s'offre à lui. Le choix de la langue étrangère comme langue de l'énonciation ne va pas de soi. Elle obéit à une conjoncture historique bien déterminée où la langue maternelle n'avait pas accès à l'écrit, et la politique coloniale institua comme seule langue de scolarité pour les marocains juifs une langue étrangère ; celle du colonisateur. Mais, l'écrivain qui réside aux frontières de deux pays, deux langues, ne se départit pas de la langue maternelle qui l'habite, même s'il habite, lui, la langue étrangère. L'écrivain pallie à cette fracture, à cette ambivalence, à ce dilemme linguistique par l'inscription de son altérité linguistique dans le corps même de la langue étrangère qui, dès lors, se trouve habitée, traversée et parcourue par la langue maternelle. C'est un travail d'écriture, portant la langue française à des limites non soupçonnées, où se font entendre les multiples voix de la langue maternelle.

Conclusion

L'altérité chez E.A. El Maleh n'est pas introduite dans l'écriture, l'écriture même est altérité et la rencontre avec la langue et l'écriture est une rencontre avec le visage de l'autre. L'écriture rend possible l'autre langue que nous habitons. Lorsque le vécu se fait écriture, il est vécu comme écriture c'est-à-dire il est vécu comme altérité, il

est transformé au sens de trans-formé pour évoquer Roland Barthes, car le langage est essentiellement et inéluctablement dialogique. L'écriture ne calque pas, elle donne la possibilité de vivre l'expérience de soi à travers l'autre, le pouvoir des mots et des signes graphiques. Elle n'est point acculée à être un simple outil de communication, elle

est sujet doté d'aptitudes créatives. Elle ne rapporte pas l'évènement préexistant, elle le fait advenir. Tout se joue dans la littérature, à l'intérieur du texte. El Maleh insistait sur cette dimension créative de l'altérité : « Je ne suis témoin de rien, c'est une expérience vécue qui ne vaut qu'à la faveur d'un travail d'écriture »³³.

BIBLIOGRAPHIE

- Abû Hayyân al-Tawhîdî (Xe siècle), *Al Moukabassat*, établi et annoté par Hassan Assandoubi, Le Caire, Ed Dar Al Kitab Al Islami, 1929.
- Aristote, *Ethique à Nicomaque*, tr.j. Tricot, Ed les Echos du Maquis, V, 2014.
- Arthur Rimbaud, « *Lettres dites du voyant* », in *Poésies*, Paris, Librairie Générale Française, 1984.
- Augusto Ponzio, « *Altérité et écriture d'après Bakhtine* », in *Revue Littérature*, n°57, Paris, Février 1985.
- Denise Jodelet, « *Formes et figures de l'altérité* », in *L'Autre : Regards psychosociaux*, Grenoble, Les presses de l'Université de Grenoble (PUG), 2005.
- Edmond Amran El Maleh, *Jean Genet, le captif amoureux et autres essais*, Grenoble/ Casablanca, éd la pensée sauvage et Toubkal, 1988.
- Edmond Amran El Maleh, *Le café bleu. Zrîrek*, Grenoble/Casablanca, Ed la pensée sauvage/ Le Fennec, 1998.
- Emmanuel Lévinas, *Totalité et infini*, Essai sur l'extériorité, Leiden, Martin Nijhoff, 1971.
- Julia Kristeva, *Etrangers à nous-même*, Paris, Gallimard/Folio, 1988.
- Nathalie Depraz, *Transcendance et incarnation, le statut de l'intersubjectivité comme altérité à soi chez Husserl*, Paris, éd Librairie philosophique Jules Vrin, 1995.
- Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Ed Seuil/Points, 1990.

NOTES

1. Edmond Amran El Maleh, *Jean Genet, le captif amoureux et autres essais*, Grenoble/Casablanca, éd. La pensée sauvage et Toubkal, 1988, p.119.
2. Augusto Ponzio, « *Altérité et écriture d'après Bakhtine* », in *Revue Littérature*, n°57, Février 1985, Paris, p.119.
3. Emmanuel Lévinas, *Totalité et infini, Essai sur l'extériorité*, Leiden, Martin Nijhoff, 1971, p.281.
4. *Ibid.*, p.29.
5. El Maleh, « *L'écriture impossible* », in *Jean Genet, le captif amoureux et autres essais*, p.116.
6. E. A El Maleh, *Le café bleu-Zrîrek*, Grenoble/Casablanca, Ed. La pensée sauvage/ Le Fennec, p.42.
7. Nous avons emprunté le terme de « mise en altérité » à la psychologie sociale de Denise Jodelet, en lui donnant le sens de : l'intériorisation de la perspective de l'autre sur soi, de façon à ce que autrui intervienne sur deux plans : il forge le soi et l'objective, et en insistant sur le « [...] travail de l'altérité au sein de l'expérience de soi ». Voir Denise Jodelet, « *Formes et figures de l'altérité* », in *L'Autre : Regards psychosociaux*, Grenoble, Les presses de l'Université de Grenoble 2005, p. 23-47.
8. Cf. Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, Ed. Seuil, Points, Paris, 1990.
9. El Maleh, *Lettres*, p.13, 15, 21, 22, 23, 25, 39, 60, 63.
10. El Maleh, *Lettres*, p. 5.

11. Aristote, *Ethique à Nicomaque*, tr.j.Tricot, Ed les Echos du Maquis, V, 2014, p.200. Et c'est la même définition qu'on trouve dans les livres classiques de littérature arabe : « L'ami est un autre qui est toi-même », Abū Hayyān al-Tawhīdī (X^e siècle), Al Moukabassat, établi et annoté par Hassan Assandoubi, Le Caire, Ed Dar Al Kitab Al Islami, 1929, p. 359.
12. El Maleh, *Lettres*, p.60
13. *Ibid.*, p.14.
14. Emmanuel Lévinas, *Totalité et infini*, p. 329.
15. *Ibid.*, p.328.
16. Nathalie Depraz, *Transcendance et incarnation, le statut de l'intersubjectivité comme altérité à soi chez Husserl*, Paris, Ed. Librairie philosophique Jules Vrin, 1995, p. 23.
17. Arthur Rimbaud, « Lettres dites du voyant », in *Poésies*, Le livre de poche, Librairie Générale Française, Paris, 1984, p.200.
18. El Maleh, *Lettres à moi-même*, p. 60.
19. Aristote, *La Grande Morale*, Livre II, Chap. X, Crissier, FB éditions, 2014.
20. El Maleh, *Lettres à moi-même*, p. 10.
21. *Ibid.*, p. 39.
22. *Ibid.*, p. 10.
23. *Ibid.*, p. 10.
24. *Ibid.*, p. 38.
25. *Ibid.*, p.16.
26. *Ibid.*, p.45.
27. El Maleh, *Le café bleu. Zrirk*, p. 76.
28. Edmond Amran El Maleh, « L'écriture impossible », in *Jean Genet, le captif amoureux et autres essais*, p.117.
29. Julia Kristeva, *Etrangers à nous-même*, Paris, Gallimard/Folio, 1988, p. 219.
30. *Ibid.*, p.284.
31. *Ibid.*, p.74.
32. El Maleh, *Lettres à moi-même*, p. 72.
33. El Maleh, *Le café bleu*, p. 45-46.